

Rester humain dans l'effondrement : et si le doute était une force ?

Et si, face à la perte, il ne s'agissait pas de "se relever" ou de "donner du sens", mais simplement de rester fidèle à soi-même, même dans le doute ? À partir de la scène de la crucifixion, une lecture symbolique de la douleur dans un monde qui n'en veut plus.

Dans une époque qui exige d'aller bien, de rester productif, d'avancer quoi qu'il en coûte, **la perte devient un scandale**. Qu'elle soit deuil, rupture, maladie ou effondrement intérieur, elle doit être vite surmontée, réinterprétée, sublimée. Même la spiritualité parfois s'y met : donner du sens, trouver la lumière, transcender la souffrance.

Mais **et si rien ne venait ?** Et si la douleur ne servait pas à grand-chose, sinon à rappeler notre humanité ?

Le cri d'un homme seul

Il existe un texte vieux de deux mille ans qui continue de résonner, même pour les non-croyants. Dans l'Évangile selon Matthieu, au moment de mourir sur la croix, Jésus ne parle pas de salut. Il ne pardonne pas. Il **crie** : « **Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?** »

Il doute. Il est vulnérable. Il ne prouve rien. Il ne "gagne" pas. Et c'est peut-être là, précisément, que réside sa liberté.

Cette scène biblique n'est pas seulement religieuse. Elle est **symbolique, politique, existentielle**. On y voit un homme livré à la foule, moqué, humilié, abandonné. Et face à cela, **il choisit de ne pas renier ce qu'il est**.

Une société qui ne supporte pas le silence

Aujourd'hui, notre société rejette ce type de moment. Le vide, le doute, la nuit intérieure sont suspectés d'échec, de faiblesse ou de danger. Il faut "traverser" rapidement, "revenir plus

fort”, “rebondir”. Toute douleur est sommée de justifier son existence par une narration inspirante.

Mais parfois, **il n’y a pas de récit. Juste une présence. Un refus de pactiser avec ce qui déshumanise.**

Dans le texte évangélique, la foule exige une démonstration : « Qu’il descende de la croix, et nous croirons en lui ! »
C’est exactement ce que nous faisons aujourd’hui : nous croyons à ce qui prouve, ce qui brille, ce qui performe.
Le doute ? Trop risqué. La vulnérabilité ? Trop instable.

Ne pas fuir. Rester.

Ce que raconte la crucifixion, ce n’est pas la toute-puissance divine. C’est le courage d’un homme qui, **dans l’absence de consolation, dans le silence même de Dieu**, décide de ne pas se trahir. Il ne se sauve pas. Il ne renie pas. Il **reste**.

Et si c’était cela, la vraie force ? Non pas surmonter la perte à tout prix, mais lui faire face sans se renier. Traverser l’effondrement sans pactiser avec l’illusion. Dire : **je doute, j’ai mal, je ne sais plus — et je suis encore là.**

Retrouver une liberté lucide

Nous n’avons pas besoin de réponses immédiates à la douleur. Ni d’une leçon de résilience toute faite.
Nous avons besoin d’espaces pour **habiter le doute sans honte**, pour **nommer la perte sans justification**, pour **rester humains dans ce qui vacille**.

C’est là, peut-être, que se niche la liberté la plus radicale : celle de **ne pas renier sa fragilité**, même quand tout pousse à l’éteindre.